



*La croisée des chemins*  
*T2 : les Sœurs de l'Ordre rouge*  
**Chris Wooding**

**Prix : 20 €**

**Nombre de pages : 468**

**ISBN : 9782265078840**

---

1

L'air sirupeux, imprégné de la chaleur de la jungle, bruissait d'insectes.

Saran Ychys Marul était étendu, immobile, sur un rocher plat de pierre poussiéreuse, protégé du soleil impitoyable par un arbre chapapa en surplomb. Il tenait une longue carabine fine dans les mains, l'œil collé à la mire depuis des heures. Devant lui, une vallée étroite descendait en cascade, un abysse semblable à une entaille de couteau, au sol jonché d'un fouillis de grosses pierres blanches. C'étaient les vestiges d'une rivière, dérivée par les tremblements de terre catastrophiques qui déchiquetaient de temps en temps le vaste continent sauvage d'Okhamba. De chaque côté de l'abîme, la terre s'élevait tel un mur de roche préhistorique, dont les parties supérieures étaient enfouies sous une dense complexité de plantes rampantes, de buissons et d'arbres qui s'accrochaient avec ténacité aux crevasses et autres saillies qu'ils parvenaient à trouver.

Il était allongé sur l'extrémité la plus haute de la vallée, où la rivière avait jadis entamé sa descente. Le monstre qui les traquait depuis des semaines ne disposait que d'une seule route s'il voulait continuer à les suivre : le paysage trop hostile ne lui offrait pas d'autre alternative. Il arriverait par là, tôt ou tard. Et que ce soit dans une heure comme dans une semaine, Saran l'attendrait.

Le monstre avait abattu le premier explorateur voilà quinze jours, un traqueur de Saramyr recruté dans une colonie de Quraal. En tout cas, ils supposaient qu'il s'était fait tuer, dans la mesure où ils n'avaient retrouvé aucun cadavre ni aucune trace de violence. Le traqueur avait vécu dans la jungle toute sa vie d'adulte, du moins selon ses dires, mais même lui n'était pas préparé à ce qu'ils trouveraient dans l'obscurité, au cœur d'Okhamba.

Après lui, deux indigènes avaient disparu, des hommes kpeths, des guides de confiance qui faisaient également office de muletiers. Les Kpeths étaient albinos, pour avoir vécu des milliers d'années dans les régions presque impénétrables du centre, où le

soleil parvenait rarement à percer la canopée. Dans le passé, il y a fort longtemps, on les chassa de leur territoire pour les faire migrer sur la côte, où ils furent contraints de vivre une existence nocturne, loin de la chaleur diurne torride. Mais ils se rappelaient les coutumes anciennes et, dans la pénombre, au plus fort de la jungle, leur savoir était inestimable. Ils avaient l'intention de vendre leurs services contre de l'argent quraal ; en d'autres termes, contre une vie relativement simple et agréable sur la bande de terre massivement défendue que possédait la Théocratie sur la lisière nord-ouest du continent.

Saran ne regrettait pas leur disparition. Il ne les aimait pas, de toute façon. Ils avaient prostitué les idéaux de leur peuple en monnayant leurs services et craché sur des milliers d'années de croyances. Saran les avait trouvés éviscérés, en tas, leur sang bavant dans la terre noire de leur patrie.

Les deux autres Kpeths avaient déserté, transis de peur à l'idée de mourir. La créature s'était par la suite servie d'eux comme appât pour son piège. Les malheureux torturés furent placés sur le chemin des explorateurs, jambes cassées, cuisant dans la chaleur de la journée et implorant de l'aide. Leurs cris étaient censés attirer les autres, mais Saran ne fut pas dupe : il les laissa à leur destin et veilla bien à ne pas s'approcher d'eux. Aucun des autres ne se plaignit.

Au total, quatre furent tués, tous des hommes quraals, tous impuissants face à la majestueuse cruauté du continent de la jungle. Deux furent l'œuvre de la créature qui les traquait. Un trouva la mort en traversant une gorge. Ils perdirent le dernier lorsque son *ktaptha* chavira. Dans son état affaibli par la fièvre, le bateau en roseau au fond peu profond s'avéra trop dur à gouverner et, lorsque l'embarcation se redressa, il n'était plus dedans.

Neufs morts en deux semaines. Il en restait trois, dont lui-même. Il fallait que cela cesse. Bien qu'ils fussent parvenus à sortir des profondeurs terribles de l'Okhamba central, ils se trouvaient encore à plusieurs jours de leur point de rendez-vous – si tant est qu'il y en eût même un – et ils étaient en piteux état. Weita, le dernier rescapé de Saramyr, tentait encore de se débarrasser de la fièvre qui avait emporté l'homme quraal, et il était exténué, à la limite de perdre la tête. Tsata avait été blessé à l'épaule, blessure qui suppurait sûrement s'il ne trouvait pas les herbes indispensables à sa guérison. Seul Saran restait en bonne santé. Aucune maladie ne l'avait touché, et il était infatigable. Mais même lui commençait à douter de leurs chances d'arriver sains et saufs à leur point de rendez-vous ; et les conséquences importaient bien plus que sa propre mort.

Tsata et Weita se trouvaient quelque part en bas, dans la vallée, dissimulés dans le dédale de rochers ronds de pierre salée recouverts de mousse. Ils attendaient, comme lui. Et, au-dessus d'eux, tout aussi invisibles, étaient cachés les pièges de Tsata.

Tsata était originaire d'Okhamba, mais il venait de l'est, où naviguaient les marchands de Saramyr. C'était un Tkiurathi, une lignée entièrement différente des Kpeths albinos qui vivaient la nuit. Il était par ailleurs le seul membre survivant de l'expédition capable de les faire sortir de la jungle. Au cours des trois dernières heures, sous ses ordres, ils avaient installé des pièges en fil de fer, des lâchers mortels, des fosses, des pieux empoisonnés, et truqué leurs derniers explosifs. Il serait pratiquement impossible

d'aborder la gorge sans rien déclencher.

Saran n'était pas rassuré. Il restait allongé, immobile, comme mort, d'une patience infinie.

C'était un homme d'une grande beauté, même dans son état, la peau sale et striée de sueur, ses cheveux noirs lui arrivant au menton réduits à des mèches détrempées, raides et ternes, collées à son cou et ses joues. Il arborait les traits de l'aristocratie quraale : une certaine hauteur dans le galbe de ses lèvres, ses yeux marron foncé et la courbe agressive de son menton. De longs mois passés sous la chaleur torride de la jungle avaient obscurci sa pâleur habituelle, mais aucun signe des épreuves endurées ne ternissait son teint. En dépit du désagrément, la vanité et la tradition lui interdisaient de se débarrasser des vêtements austères et ajustés de sa patrie pour des atours mieux adaptés à de telles conditions. Il portait une veste noire amidonnée, toute chiffonnée. Le bord de son col haut était serti de filigranes en argent qui se tordsaient en jours exquis autour des fermoirs allant de sa gorge à sa hanche de chaque côté de sa poitrine. Son pantalon, assorti à sa veste, reprenait le thème complexe du fil d'argent et était rentré dans des bottes en cuir graissées, bien sanglées à ses chevilles, qui l'irritaient abominablement lors de longues marches. Pendillant à son poignet gauche – celui qui soutenait le canon de sa carabine – une petite icône en platine représentait une spirale agrémentée d'un bouclier triangulaire, l'emblème de Ychthys, le dieu quraal duquel il tenait son deuxième prénom.

Mentalement, il passa la situation en revue sans décoller l'œil de la mire rainurée. L'endroit le plus étroit de la gorge grouillait de pièges et, de chaque côté, ses parois étaient abruptes. Des rochers ronds, vestiges des dernières chutes de pierres, étaient empilés sur deux mètres et demi de haut, formant un labyrinthe étroit, à travers lequel le chasseur devrait se frayer un chemin. À moins qu'il ne décidât de gravir son sommet, auquel cas Saran lui tirerait dessus.

Plus haut, sur la pente plus proche de lui, la vieille rivière s'élargissait et des arbres apparaissaient soudain, collision de variétés différentes qui jouaient des coudes pour trouver place et lumière et s'amassaient près des rives sèches. Les arbres étaient flanqués d'autres parois de pierre, gris foncé strié de blanc. La priorité de Saran était la suivante : son gibier devait rester dans le petit ravin près du lit de la rivière. S'il partait dans les arbres...

L'ombre d'un mouvement infinitésimal s'agita à l'extrême limite de la vision de Saran. En dépit de ses heures d'inactivité, sa réaction fut immédiate : il visa et fit feu.

Un hurlement, entre un cri strident et un mugissement, dériva du bas de la pente.

Saran réamorça en un réflexe, sans à-coups, tira la culasse mobile puis la bloqua. Il avait rechargé la chambre en poudre d'allumage, qui, d'après lui, pourrait servir à tirer sept coups dans des conditions normales, voire cinq dans cette humidité. La poudre était si sacrément peu fiable.

La jungle était devenue silencieuse, perturbée par la détonation anormale de l'arme à feu. Saran attendit un autre signe d'activité. Rien. Peu à peu, les arbres se remirent à s'animer et à bourdonner, des cris d'animaux et d'oiseaux se mélangeant dans une cacophonie idiote de vie qui grouillait.

— L'avez-vous touché ? fit une voix derrière son épaule.

Tsata parlait le saramyrrhique, la seule langue commune aux trois survivants.

— Peut-être, répondit Saran sans décoller son œil de la mire.

— Il sait que nous sommes ici, reprit Tsata.

C'était un polyglotte chevronné, mais il ne maniait pas assez bien les subtilités de la désinence saramyrrhique, pratiquement incompréhensible pour quiconque non originaire de Saramyr.

— Il le savait déjà, murmura Saran, clarifiant les choses.

Jusque-là, le chasseur avait fait preuve d'une prescience troublante, étant parvenu à les devancer à maintes reprises, à deviner leur route et à ignorer les leurres et fausses pistes qu'ils avaient laissés. Seul Tsata l'avait vu, deux jours auparavant, se diriger dans la gorge après eux. Ni Tsata ni Saran ne s'étaient fait l'illusion que leurs pièges le prendraient par surprise. Il ne leur restait qu'à espérer qu'il serait tout simplement incapable de les éviter.

— Où est Weita ? s'enquit Saran, se demandant brusquement ce que Tsata faisait là, au lieu d'être en bas dans les rochers.

Parfois, il regrettait que les Okhambiens ne fassent pas preuve de la même discipline invétérée qu'à Saramyr ou à Quraal. Mais leur tempérament anarchique signifiait qu'ils n'étaient jamais prévisibles.

— A droite, répondit Tsata. Sous le couvert des arbres.

Saran ne regarda pas. Il allait formuler une autre question lorsqu'une explosion sourde fit tressaillir les arbres et trembler les pierres. Du milieu du lit de la rivière, un épais nuage de poussière blanche s'éleva lentement dans l'air.

Les échos de l'explosion vibrèrent dans le ciel, et la jungle redevint silencieuse. L'absence de bruits d'animaux était sinistre ; pendant les longs mois de leur voyage, cela avait constitué un bruit de fond constant, et le calme était un vide douloureux.

Pendant un long moment, personne ne bougea ou ne respira. Enfin, le bruit de la chaussure de Tsata s'agitant sur la pierre rompit le charme. Saran risqua un regard sur le Tkiurathi, accroupi près de lui sur un genou, tapi contre l'écorce lisse du chapapa qui leur servait d'abri à tous deux.

Aucune parole ne fut échangée. Ils n'en avaient pas besoin. Ils se contentèrent d'attendre, alors que la poussière des rochers se dissipait, et ils reprirent leur guet.

Malgré lui, Saran se sentait un peu plus tranquille lorsque son compagnon se trouvait à ses côtés. Il était étrange d'apparence, et encore plus dans son attitude, mais Saran lui faisait confiance, et il n'accordait pas sa confiance à n'importe qui.

Les Tkiurathis étaient pour la plupart des hybrides, nés de l'accouplement entre les survivants à l'exode initial de Quraal plus de mille ans plus tôt, et les peuples indigènes qu'ils avaient trouvés sur le côté est du continent. Tsata arborait le teint doré laiteux qui en décollait, donnant l'impression qu'il était soit en pleine santé et bronzé, soit pâle et atteint de la jaunisse, selon la lumière. Des cheveux blond orangé étaient lissés en arrière sur son crâne, durcis avec de la sève. Il portait un gilet sans manches en chanvre grisâtre simple et un pantalon assorti, mais là où il n'était pas couvert, on pouvait discerner l'immense tatouage qui s'étalait sur tout son corps.

C'était un motif complexe en tourbillons, vert sur sa peau jaune clair, commençant en bas de son dos et remontant en vrilles sur son épaule, le long de ses côtes, sur ses

mollets pour s'achever autour de ses chevilles. Elles se séparaient et divergeaient, se terminant en pointes rigoureusement symétriques de chaque côté du long axe de son corps. De plus petites vrilles montaient le long de son cou et à la naissance de ses cheveux, ou glissaient sur sa joue pour suivre la courbe de ses orbites. Deux pousses étroites partaient sous son menton pour se terminer sur sa lèvre en formant un crochet. Derrière le masque tatoué qui encadrait ses traits, ses yeux, de la même couleur que l'encre du masque, cherchaient la gorge au-dessus d'eux.

Weita les rejoignit près d'une heure plus tard. Il avait l'air mal en point, ses courts cheveux noirs sans éclat et ses yeux un peu trop vifs.

— Que faites-vous ? siffla-t-il.

— On attend, répondit Saran.

— Vous attendez quoi ?

— De voir s'il bouge de nouveau.

Weita jura dans sa barbe.

— Vous n'avez pas vu ? Les explosifs ! S'ils ne l'ont pas tué, un autre piège a sûrement dû le faire !

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, répondit Saran, implacable. Si ça se trouve, il est juste blessé. Si ça se trouve, il a déclenché délibérément le piège.

— Alors, combien de temps resterons-nous assis ici ? demanda Weita.

— Aussi longtemps qu'il le faudra, dit Saran.

— Jusqu'à ce que la lumière commence à nous faire défaut, ajouta Tsata.

Saran accepta cette contradiction sans rancune. Intérieurement, il craignait que la créature ne se soit déjà glissée dans la gorge sous couvert des rochers et n'ait réussi à gagner la limite des arbres, même si, selon lui, il s'en serait rendu compte. Une fois le soleil couché, elle profiterait de la pénombre et même les yeux de Tsata, adaptés à l'obscurité, peineraient à la repérer à une pareille distance.

— Jusque-là, se corrigea Saran.

Mais en dépit des insectes qui les piquaient et de l'humidité qui s'installait, de sorte qu'ils durent faire des efforts bien plus notables pour respirer, leur veille ne fut pas récompensée. Ils ne virent aucun autre signe de leur poursuivant.

Les protestations de Weita ne furent pas entendues. Saran pourrait attendre éternellement, et Tsata ne demandait pas mieux que de sauver sa peau. Ce qui importait, c'était le bien-être de son groupe, comme cela l'avait toujours été, et il se gardait bien de sous-estimer leur poursuivant. Mais Weita ronchonnait et se plaignait, pressé de descendre dans les rochers pour trouver le cadavre de leur ennemi, pressé de se débarrasser de sa peur de la créature, que seul Tsata avait vue jusque-là, l'agent de vengeance invisible qui avait grandi dans l'imagination de Weita pour prendre l'envergure d'un démon.

Enfin, une heure avant le coucher du soleil, Tsata s'agita contre le tronc du chapapa et murmura :

— Nous devrions y aller.

— Enfin ! s'écria Weita.

Saran se leva après être resté allongé sur la poitrine presque toute la journée. Au

début de l'expédition, l'endurance de cet homme avait émerveillé Weita. À présent, elle l'irritait tout bonnement. Saran aurait dû être perclus de douleur, mais il paraissait aussi souple que s'il venait de faire une petite promenade.

— Weita, toi et moi nous disperserons sur les rochers et arriverons de chaque côté. Tu sais où se trouvent les pièges, fais attention. Si ça se trouve, l'explosion ne les a pas tous déclenchés. (Weita opina, ne l'écoutant qu'à moitié.) Tsata, reste en haut. Monte au sommet des rochers. S'il essaie de tirer ou de te jeter quelque chose, redescends ici le plus vite possible.

— Non, dit Tsata. Si ça se trouve, il est déjà dans les arbres. Je ferai une cible facile.

— S'il s'est enfui de la gorge, alors nous faisons tous des cibles faciles, répondit Saran. Et il nous faut quelqu'un là-haut pour faire le guet.

Tsata réfléchit un moment.

— Je comprends, dit-il.

Saran supposa que cela signifiait qu'il était d'accord.

— Ne baissez pas la garde, leur conseilla Saran. Nous devons faire comme s'il était encore vivant.

Tsata vérifia sa carabine, la rechargea et l'amorça. Saran et Weita cachèrent la leur dans les sous-bois. Ces armes ne feraient que les gêner, tant ils étaient à l'étroit sur le lit de la rivière. En revanche, ils dégainèrent leurs épées ; Weita, une lame étroite et en courbe, et Saran, un long sabre. Puis ils sortirent de leur cachette pour gagner les rochers.

La chaleur était pire dans les passages étroits entre les rochers, et l'air, étouffant car le vent ne pouvait pas se frayer un chemin. Une lumière oblique traversait le visage des explorateurs à mesure qu'ils franchissaient les frontières clairement délimitées entre le soleil vif et l'ombre torride, et inversement. Le sol était jonché de gravats, bien que la majorité de petits débris eût été emportée par la pluie. Ce qui restait était trop lourd pour que le courant l'emporte : de lourds morceaux de pierre blanchâtre, fissurés et polis par le soleil et l'eau.

Saran glissa de rocher en rocher, prit une succession de virages aveugles, se fiant à son sens de l'orientation pour continuer dans la bonne direction. Quelque part au-dessus d'eux, obscurci par les rochers ronds, Tsata restait en altitude, sautait par-dessus les gouffres étroits, sa carabine prête, à l'affût du moindre mouvement. Il entendait Weita au bruit de ses pieds qui traînaient. L'homme de Saramyr n'avait jamais pu être silencieux : il n'en avait pas la grâce.

— Vous vous approchez des pièges, dit Tsata au-dessus de leurs têtes.

Saran ralentit, cherchant les signes qu'ils avaient grattés dans la pierre salée, des signaux codés pour les avertir de l'emplacement des leurres et des trous. Il en avisa un, regarda en bas et enjamba le fil de fer, aussi fin qu'un cheveu, qui flottait à deux centimètres au-dessus du sol.

— Tu le vois ? cria Weita.

Saran éprouva une certaine exaspération. L'idée que se faisait Weita de la discrétion était pitoyable.

— Pas encore, dit Tsata, sa voix dérivant vers eux.

Il était déjà tellement exposé qu'il n'avait pas à craindre de se mettre davantage en

danger s'il parlait.

Les rochers s'ouvraient quelque peu, et Saran put entrevoir son compagnon tkiurathi au loin, avançant avec la plus grande prudence.

— Par où dois-je aller ? cria de nouveau Weita.

— Vois-tu le rocher à ta droite ? Celui qui est cassé en deux ? fit Tsata.

Saran passait tout doucement devant une fosse cachée lorsqu'il réalisa que Weita n'avait pas répondu. Il s'immobilisa sur place.

— Weita ? insista Tsata.

Silence.

Saran sentit son cœur s'accélérer. Il se mit en sécurité et serra le manche de son sabre.

— Saran, dit Tsata, je crois que la créature est là.

Tsata se gardait bien d'attendre une réponse. Saran le vit disparaître, puis tomber à terre dans un bruit sourd, sous couvert des rochers. Et il fut seul.

Agité, il dégagea ses cheveux ternes et raides de son visage, tendit l'oreille pour essayer de percevoir un bruit, un pas, n'importe quoi susceptible de lui indiquer où se trouvait la créature. Weita était mort ; il en était sûr et certain. Même lui ne serait pas assez stupide pour leur jouer un tour à un moment pareil. Qu'il soit mort aussi *silencieusement* le déroutait.

Mieux valait ne pas rester immobile. S'il bougeait, Saran pourrait au moins profiter de l'effet de surprise. Il avança à pas feutrés dans un méli-mélo de rochers de pierre salée et se faufila à travers une fissure dans laquelle ils avaient tous deux roulé. La chose maudite les y attendait, les y avait attirés par la ruse. Il n'était plus question de s'échapper. Ils n'auraient pas la moindre chance.

Dans son agitation croissante, il faillit manquer un signe codé, qu'il repéra juste à temps pour ne pas tomber dans un lâcher mortel. Jetant un œil vers le haut, il vit les élançons balancer une pierre au-dessus de sa tête. Il se baissa vivement sous le fil de détente qui lui arrivait à la poitrine, puis enjamba le second, à hauteur de cheville, placé juste après.

Il était parvenu à la lisière des débris projetés par l'explosion. Il s'émerveilla que le lâcher mortel fût resté intact. De petites pierres et de la poussière étaient éparpillées sous ses pieds. Il avança prudemment.

Le calme était terrifiant. Si les bruits de la jungle résonnaient dans le monde en dehors des couloirs obscurs et cahoteux d'ombre et de lumière qu'il arpentait, le silence régnait à l'intérieur. Des perles de sueur gouttèrent de sa mâchoire. Tsata était-il en vie, ou la chose l'avait-elle pris, lui aussi ?

Un caillou cliqueta.

Saran réagit promptement. La créature réagit encore plus vite. Il n'eut même pas le temps de la voir que l'instinct lui fit tourner la tête de côté. Ses griffes étaient une masse confuse qui grava deux sillons sur le côté de son cou. Saran n'eut pas le temps de se rendre compte de la douleur que, déjà, la créature portait le coup suivant, mais, cette fois, il avait dégainé son épée. Et la chose hurla et recula comme une flèche, s'immobilisant, son poids également réparti, momentanément acculée.

Deux doigts griffus tombèrent à terre entre les combattants dans un souffle de

poussière blanche.

Saran avait pris position, le sabre caché derrière son bras de sorte à pouvoir dissimuler son prochain angle d'attaque. La blessure à sa gorge commençait à le brûler. Poison.

Son regard se posa rapidement sur son adversaire. Sa forme était humanoïde, sans l'être toutefois véritablement, comme si un potier fou avait pris de l'argile pour mouler un homme en une créature affreuse. Son visage semblait avoir été tendu sur un crâne allongé, ses traits étirés, ses yeux noirs de requin enchâssés dans des orbites bridées, et son nez plat. Ses dents étaient parfaitement droites et régulières ; une double rangée d'aiguilles aussi épaisses qu'une plume d'oie, tachées de sang frais et disposées dans une gueule incroyablement grande. Des membres minces grouillaient de muscles nerveux sous une peau grise et glabre, et des résidus de bouts de peau semblables à des nageoires bordaient ses avant-bras, ses cuisses et sa queue de singe préhensile qui s'enroulait autour de son coccyx.

À Saramyr, Saran avait vu des Aberrants encore plus immondes, mais c'étaient des accidents. Cette chose avait été créée ainsi, façonnée dans l'utérus pour revêtir une apparence effrayante, ses attributs altérés pour le caréner et ce, dans un seul dessein : devenir un chasseur de premier ordre.

Il tenait un couteau dans la main, une lame de jungle extrêmement crochetée, mais il ne faisait pas encore mine d'attaquer. Il savait qu'il avait marqué un coup sur son adversaire et attendait que le venin dans ses griffes fît effet.

Saran recula d'un pas en chancelant et s'affaissant. La créature s'approcha de lui, le couteau positionné de sorte à lui trancher la gorge. Mais la lame manqua la gorge de Saran qui l'avait esquivée et brandissait déjà son sabre vers la poitrine étroite de la créature. Saran était deux fois moins faible qu'il le faisait croire. Prise par surprise, elle évita à peine le coup. Le bout de la lame de Saran dessina une longue traînée le long de ses côtes.

Il n'y eut aucune pause, même brève. Elle revint à la charge, plus vite cette fois, moins assurée de la vulnérabilité de sa victime. Saran para le coup dans un carillon discordant de métal et frappa la gorge de la créature. Mais son adversaire glissa comme de l'eau, et le coup tomba dans le vide, laissant Saran dangereusement débordé. La créature lui attrapa le poignet avec une poigne de fer et, à bras-le-corps, le balança par-dessus son épaule. Il flotta dans l'air l'espace d'un sinistre instant avant de s'écraser sur le sol dur, son couteau ricochant sur la pierre. Incapable de stopper son élan, il dégringola et sentit deux coups fermes sur son corps lorsqu'il s'arrêta.

Les fils de détente.

Il poussa avec ses pieds et roula en arrière une nano-seconde avant que le lâcher mortel ne s'écrase à terre, là où s'était trouvée sa tête. En un mouvement rapide, il se releva, mais son adversaire impitoyable sautait déjà par-dessus les débris du piège avant même que la poussière ne fût retombée. Saran eut à peine le temps de réaliser qu'il avait perdu son sabre. Il bloqua de la main le grand geste que décrivait la bête avec son couteau, l'attrapa par l'intérieur du poignet, mais un autre couteau surgit de nulle part, le *sien*, en direction de son visage. Il se dégagea d'emblée, le bord tranchant manquant l'arête de son nez d'un cheveu, mais quelque chose attrapa sa cheville et il

chuta en arrière, perdant l'équilibre. Lorsqu'il tomba, il perçut une espèce de sifflement, et quelque chose passa devant ses yeux telle une masse confuse, agitant ses cheveux dans un souffle. Puis s'ensuivit un impact sourd et mouillé et, peu après, il s'écrasa par terre, mou et totalement impuissant face au coup meurtrier de son adversaire.

Mais aucun coup ne vint. Il leva les yeux.

La créature était debout devant lui, sans vie, son corps flasque maintenu grâce à la rangée de piques de bois vicieuses sur lesquelles il s'était empalé par la poitrine. Un fil de détente avait fait trébucher Saran, et le jeune arbre ployé qui avait été projeté était passé devant son visage lors de sa chute, touchant la créature à sa place. Il resta allongé un long moment, incrédule, puis se mit à rire convulsivement. Le monstre engendré par un Façonneur de Chair était suspendu comme une marionnette aux fils coupés, sa tête pendillant, ses yeux noirs aveugles.

Tsata trouva Saran en train de s'épousseter et de rire. L'ivresse du moment le rendait euphorique. Le Tkiurathi observa la scène, perplexe.

— Es-tu blessé ? demanda-t-il.

— Un peu de poison, répondit Saran. Pas assez. Je crois que je serai malade un moment, mais ça ira. Cette chose avait bien l'intention de m'achever.

Il se remit à rire.

Tsata, habitué à la remarquable constitution de Saran, ne le questionna pas davantage. Il examina la créature empalée sur le piège.

— Pourquoi ris-tu ? s'enquit-il.

— Dieux, c'est allé si vite, Tsata ! fit-il en se fendant d'un grand sourire. Affronter une chose comme ça, et la *vaincre*, c'est... c'est... *grisant*.

— Je suis ravi, répondit Tsata, mais nous ne devrions pas déjà fêter ça.

Le rire de Saran se tassa en un gloussement incertain.

— Comment ça ? La créature est morte. Le voici, notre chasseur.

Tsata posa les yeux sur lui. Son regard vert clair était triste.

— *Un* chasseur, le corrigea-t-il. Ce n'est pas celui que j'ai vu il y a deux jours.

Saran se refroidit.

— Il y en a un autre, ajouta Tsata.